

MAGAZINE

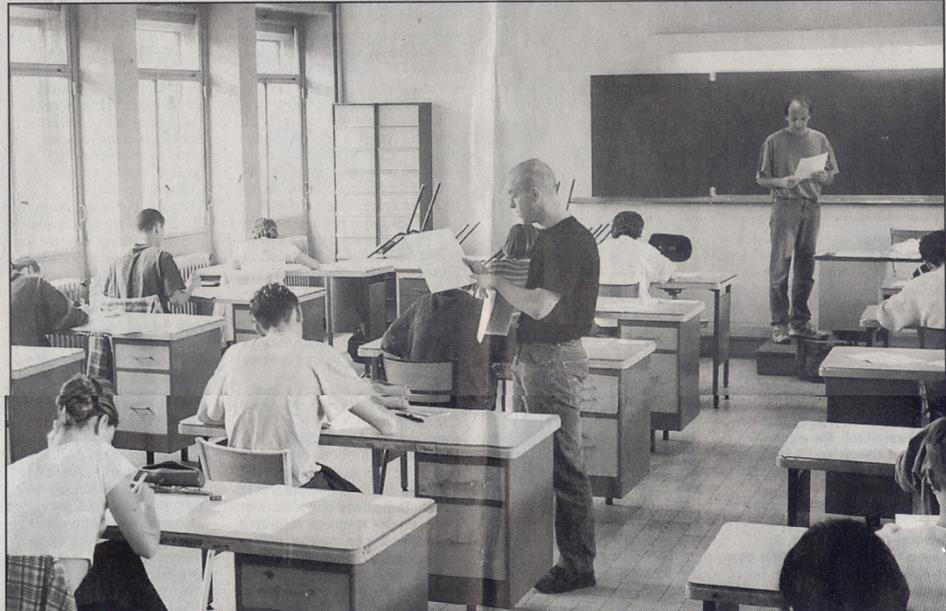
ECOLE

Le Toulousain André Antibi dénonce le système de notation qui serait, en partie, selon lui, responsable de l'échec scolaire.

«L'enseignant doit former, pas sélectionner»

Sabine BERNEDE

André Antibi, 58 ans, professeur agrégé de mathématiques, enseigne à l'université Paul-Sabatier de Toulouse et à Sup'aéro. Auteur de livres scolaires connus de tous les collégiens et lycéens (« Transmaths », éditions Nathan), il a écrit « La constante macabre » (à paraître) dans lequel il dénonce le système d'évaluation à l'école.



LA DEPECHE DU DIMANCHE : Ce que vous appelez la « constante macabre », c'est la note qui « tue » ?

André ANTIBI : D'une certaine façon, oui. La constante macabre est le pourcentage constant d'élèves qui doivent être en situation d'échec pour que notre système d'évaluation soit crédible. Pour que vous compreniez, je vais vous donner un exemple. Imaginez un excellent professeur de maths d'une classe de seconde qui ne mettrait pas de notes inférieures à 11 car ses élèves travaillent et comprennent bien. Que dirait-on de lui ? Ses collègues seraient intrigués, on dirait qu'il est démagogue, trop gentil, qu'il ne traite pas le programme... Ce que je souhaite vous montrer au travers de cet exemple, c'est que notre système de notation conduit les enseignants, inconsciemment, à classer les copies en trois paquets, un tiers de

Inconsciemment, les enseignants classent les copies: un tiers de bonnes, un tiers de moyennes et un tiers de mauvaises.

bonnes, un tiers de moyennes, et un tiers de mauvaises. Ainsi, la note ne reflétera pas forcément le travail de l'élève, mais résultera davantage d'un classement.

DDD : Ainsi, les enseignants deviendraient un peu des sélectionneurs ?

A. A. : Exactement. Et je pense que la mission première de l'enseignant est de former, non de sélectionner. Or il me semble que c'est tout le contraire qui se passe actuellement à l'école en France, mais aussi dans d'autres pays. Et c'est dramatique. Car l'école exclue des générations d'élèves ; un tiers par classe chaque année, vous rendez-vous compte du gâchis ? Ce que je conteste, c'est que l'école fabrique artificiellement des mauvais élèves pour dégager une élite. Ceux qui auraient pu être moyens dans une classe deviennent mauvais, et se découragent, tout simplement parce que le prof a besoin de mettre quelques mauvaises notes...
DDD : C'est terrible, ce que vous

dites...

A. A. : Oui. Et ce n'est pas une vue de l'esprit. J'ai mené des enquêtes auprès de 500 personnes, des enseignants bien sûr, et aussi des élèves et d'anciens élèves. Personne n'a contesté ce que j'appelle cette « constante macabre ». Beaucoup de mes collègues en ont pris conscience au cours des entretiens que j'ai eus avec eux.

DDD : Ce système de notation s'opère-t-il partout, et dans toutes les matières ?

A. A. : Il y a des exceptions, les matières jugées secondaires, comme la musique, le dessin, les travaux pratiques. Dans les lycées professionnels, ensuite, où l'on considère avec ironie que la sélection a déjà été faite. Et dans les grandes écoles d'ingénieurs aussi. Cette « constante macabre » s'applique partout ailleurs, les collèges, les lycées, et pas seulement pour les maths, mais aussi et surtout le français, la physique, la biologie... Pour que le système d'évaluation soit crédible, nous retrouvons partout un pourcentage constant d'élèves en situation d'échec.

DDD : Cette constante s'applique aussi parmi les meilleurs élèves ?

A. A. : Mais bien sûr. Ma fille qui était en prépa HEC avait obtenu une note de 1,5 en philo. La moyenne de la classe était 4 ; pour la rassurer, on lui avait dit qu'elle

aurait pu avoir une note négative ! Et que penser de l'étudiant reçu à l'agrégation avec une note de 7 à l'écrit ?

DDD : Vous réusez les mauvaises notes ?

A. A. : Je récusé seulement un état d'esprit. C'est très souvent inconsciemment que les profs appliquent ce système de notation. Et moi, je suis comme les autres, je le fais aussi ; même si je passe pour être moins sévère que mes collègues, il me faut beaucoup de courage pour aligner un 12 de moyenne dans une classe ! Il y a une telle pression... C'est irrationnel.

DDD : Comment supprimer cette spirale de l'échec ?

A. A. : Mon initiative vise à tout faire pour ne pas décourager les élèves qui travaillent. Mais il ne s'agit pas de mettre des bonnes notes à tout le monde ! Il s'agit de faire en sorte qu'un élève qui a compris la leçon, travaillé, puisse réussir ce que le professeur lui demande pendant le contrôle. Il faudrait pour cela créer un système d'évaluation par objectifs. Par exemple, en maths, à la fin du trimestre, un collégien doit savoir ré-

La théorie de ce prof de maths? Un tiers des élèves, chaque année, sont «saqués» pour justifier le système de notation. Photo Maxppp - Pierre Bardin

soudre une équation de type « $3x + 4 = 5$ ». Si l'élève sait résoudre ce type d'équation, il a atteint son objectif et doit avoir une bonne note. Et là, une mise en garde s'impose. Car de manière inconsciente, bien des profs vont compliquer l'exercice ou le sujet le jour du contrôle...

DDD : Avec ce système d'évaluation par objectif, tous, probablement, ne réussiraient pas ?

A. A. : Bien entendu. Je ne suis pas en train de vous dire que tous les élèves y arriveraient, et que tous seraient reçus à l'Ena. Mais au moins, on saurait. Il n'y aurait plus de piège. Tout serait plus clair, y compris l'orientation.

DDD : L'échec scolaire ne s'expliquerait pas par une baisse de niveau...
A. A. : Mais non, il faut arrêter avec ça ! Depuis Cicéron, on dit

que les élèves sont moins cultivés. L'allègement des programmes, le collègue unique, n'expliquent pas l'échec. Je pense que le problème le plus important à résoudre est celui de la constante macabre, de ce tiers d'élèves dont on dit chaque année qu'ils ont de mauvais résultats...

DDD : Que changerait le système d'évaluation que vous proposez ?

A. A. : Je pense que ce serait une manière d'atténuer la violence du système scolaire. Sans « constante macabre », il y aurait moins d'élèves traumatisés. En termes de diffusions de connaissances, on pourrait transmettre efficacement plus de notions à davantage de personnes. Et il y aurait un climat de confiance bien plus fort entre les élèves, les professeurs, et les parents.

DDD : Avez-vous espoir d'être entendu ?

A. A. : Le livre n'est pas encore édité, et déjà, des journalistes m'appellent. J'avais déjà écrit un article sur le sujet en 1988, et depuis, j'ai donné beaucoup de conférences en France et à l'étranger. Plusieurs personnalités ont accepté de préfacer mon ouvrage. Je citerai Hubert Curien l'ancien ministre, Jean Fabre, l'inspecteur général, Michel Mendès-France, le mathématicien, Philippe Joutard, le recteur ; Jean-Pierre Rives, l'ancien rugbyman...

C'est dire qu'ils sont sensibles à mes arguments. Je suis convaincu que ce que j'appelle « la constante macabre » est le problème le plus urgent à régler dans l'Éducation nationale. Notre travail à nous les enseignants, c'est de former des jeunes qui vont devenir des hommes et des femmes. Pas de leur apprendre la jungle ! ■

Les maths font des rallyes

Pour attirer les jeunes vers les matières scientifiques, le Comité international des jeux mathématiques organise chaque année un grand salon ludique à Paris ; ce sera du jeudi 29 mai au 1^{er} juin. Et beaucoup de régions organisent des rallyes mathématiques pour éveiller les enfants à la pensée scientifique, et au débat citoyen. Dans les écoles, les collèges et les lycées, les enfants sont invités à réfléchir sur des problèmes qu'on leur soumet. Ils peuvent réfléchir à plusieurs. En Midi-Pyrénées, la finale des écoles primaires aura lieu le 23 mai prochain à l'Université Paul-Sabatier de Toulouse.